

CE QU'UNE MÈRE PEUT SOUFFRIR.

SUITE ET FIN.

Une fois payé par le crieur, le malheureux ouvrier regagnait sa demeure, non sans avoir jeté un triste regard d'adieu sur le bac-à-moules qu'il venait de vendre.—Brave homme, lui demanda Anna, voulez-vous conduire cette charrette dans le Winkstract ?—D'autant plus volontiers, répondit-il, que je vais de ce côté.

Il prit le bac-à-moules, et suivit les deux jeunes personnes. Quelle pénible pensée l'accablait alors ! Il lui fallait traîner pour d'autres la charrette qui lui appartenait, son *gagne-pain*. Mais il se consolait en songeant qu'il avait enfin quelques secours à porter à sa famille.

On s'arrêta à la porte d'une boutique, où les charitables inconnues firent mettre sur la voiture des provisions, et bientôt on fut arrivé devant la maison où Anna avait voulu pénétrer le matin.

—Permettez-moi d'entrer un instant dans cette maison, demanda respectueusement Pouvrier.—Ses bienfaitrices l'y suivirent, et arrivèrent avec lui dans sa chambre. Quel lamentable spectacle s'offrit à elles ! La pauvre mère gisait évanouie sur la pierre, près du lit de sa petite fille malade. Jeanneken, lui tenant un bras, répétait : Bonne mère, j'ai faim ; un peu de pain !—O ma Trecs ! cria douloureusement Pouvrier, en s'élançant vers sa femme.... Serait-il possible ! Morte.... de froid et de faim !!

A ces mots, il saisit un couteau pour s'en frapper. Mais Anna arrêta ce mouvement de désespoir.—Votre pauvre femme, lui dit-elle, n'est pas morte : courez chercher du vin.

Sans attendre son retour, elle prit la malheureuse mère dans ses bras ; suivant le précepte du Christ, c'était pour elle une sœur. Avec quelle tendresse elle lui prodigua les soins, empressés pour la rappeler à la vie ! De son côté, Adéla, qui le matin encore avait manifesté tant de répugnance pour les pauvres, se trouvait vivement émue au spectacle de tant de souffrances. Elle donna à Jeanneken une bonne *beurrée*.—Tiens, mon enfant, lui dit-elle, tu ne souffriras plus de la faim.—Et, tout joyeux, le pauvre enfant lui baisa la main en signe de reconnaissance. Au même moment, la mère avait ouvert les yeux, et contemplait avec bonheur son enfant qui mangeait. Elle allait remercier les anges qui lui prêtaient une assistance si charitable, lorsque survint son mari.—Chère Trecs, vis-tu encore ? dit-il avec larmes, et ne pouvant croire à tant de bonheur... Alors ce n'est rien. J'ai de l'argent de notre charrette ; nous allons manger... Oh ! que je suis heureux...!

Pendant qu'Anna faisait boire à la bonne femme quelques gouttes d'un vin généreux, Pouvrier portait sur ses bienfaitrices des regards aussi étonnés qu'attendris : son émotion redoublait en voyant Adéla qui, près du feu avec Jeanneken, lui faisait réchauffer ses mains. Le brave homme semblait sortir d'un rêve.—Pardonnez-moi, dit-il aux charitables étrangères, de ne vous avoir pas encore remerciées. Que vous êtes bonnes d'être venues dans ce triste réduit ?

—Nous savons, répondit Anna, combien vous avez souffert du froid et de la faim, et combien il vous serait pénible de mendier votre pain, puisque vous aimez mieux le gagner honnêtement à la sueur de votre front. Ces sentimens méritent une récompense. Vous ne serez plus dans la détresse.—Voici de l'argent, ajouta-t-elle, après en avoir déposé une poignée sur la table ; devant la porte, il y a des provisions. Tout cela vous appartient. Quant à votre charrette, elle n'a pas été vendue ; qu'elle vous serve encore de *gagne-pain* : soyez toujours vertueux, ne mendiez pas ; mais, si la faim et le froid vous assaillent encore, je serai toujours votre protectrice et amie.

Aussi longtemps qu'Anna parla, il se fit autour d'elle un profond silence : mais des larmes s'échappaient des yeux de Pouvrier et de sa femme. Celle-ci enfin, au comble de l'émotion, se traîna vers la généreuse demoiselle, lui saisit la main, et l'arrosa de ses pleurs. Soyez bénie, lui dit-elle, de m'avoir sauvée de cruelles angoisses... Ah ! si cette petite créature qui est là aux prises avec la mort pouvait parler, elle aussi vous bénirait.

—Rassurez-vous, mes amis, un médecin va bientôt se trouver auprès du lit de votre enfant : et je ne doute pas qu'il ne vous la rende à votre tendresse.

Un sourire ineffable révéla encore ce que Pouvrier et sa femme éprouvaient de bonheur ; et de nouveau ils bénirent celles à qui ils le devaient. Adéla et Anna, de leur côté, étaient sous l'empire d'émotions trop profondes, pour qu'elles pussent d'abord se parler, quand elles se furent éloignées de cette maison.

—Eh bien ! dit enfin Anna à sa compagne, trouves-tu encore les pauvres gens si repoussans ?

—Oh ! non ! reprit Adéla ; il me semble maintenant que quelque chose m'a élevée. Je ne redoute plus les indigens ; n'as-tu pas vu

comme j'ai pris ce petit sur mes genoux, et comme je l'ai embrassé ? Je l'aime déjà.

—Y a-t-il au monde, dis-moi, un bonheur plus grand que le nôtre ? Ces bonnes gens mouraient de faim, ils levaient les mains au ciel et invoquaient le secours de Dieu. Nous sommes venues à eux comme envoyées par la miséricorde divine : O Adéla, si dans le monde nous nous sommes laissés prendre à bien des vanités, les larmes de bonheur de ces pauvres gens rachèteront, je l'espère, beaucoup de nos péchés !

—Je l'ai bien compris, interrompit Adéla avec émotion, et maintenant je veux sortir tous les jours avec toi pour visiter les pauvres et partager tes bonnes œuvres.

FIN.

L'EMPEREUR ET L'OCEAN.

Avec un homme comme l'empereur, c'était souvent dans un geste, dans un mot qu'il fallait saisir toute une vaste pensée ; car il était rare qu'il prit la peine de s'expliquer.

On s'est souvent demandé pourquoi il avait abandonné son plan de descente en Angleterre, pour attaquer cette puissance par un système qui demandait l'asservissement de l'Europe.

Serait-ce vouloir faire un commentaire trop subtil des mouvemens involontaires de Napoléon que de chercher les premiers symptômes de cette révolution dans l'aventure suivante, dont j'ai été témoin à Boulogne ?

Nous étions, le soir, chez l'empereur avec quelques officiers, lorsqu'un aide-de-camp entra assez subitement et nous annonça qu'un orage s'est déclaré et qu'une canonnière vient d'être entraînée. Napoléon prend son chapeau, et, sans dire un mot, s'élança hors de l'appartement en murmurant avec colère ; « Encore l'orage ! »

Nous le suivîmes et arrivâmes bientôt avec lui sur le rivage. La nuit était obscure, le vent mugissait violemment ; on entendait les cris des marins qui s'appelaient l'un l'autre, et de tems à autre le canon d'alarme du malheureux navire.

« Allons, au secours de vos camarades ! » s'écria l'empereur.

On ne répondit pas ; mais, dans ce moment, la lune s'étant dégagée des nuages qui l'enveloppaient, Napoléon put voir qu'on avait mis à peine quelques embarcations à la mer. A cet aspect, il s'irrite, il appelle, et, remarquant de l'indécision autour de lui, il dit avec hauteur : « Ah ! les marins ont peur de la mer ! Eh bien ! je vais envoyer chercher mes grenadiers ! »

A ces mots, on se précipite. L'empereur harcèle l'embarquement de la voix et du geste, et bientôt il reste presque seul sur le rivage. Pendant quelque tems, il suit des yeux les embarcations qui s'éloignent à force de rames ; mais bientôt elles disparaissent dans l'obscurité et parmi le mouvement des vagues. Pendant ce tems, la grève se peuplait de curieux de toutes sortes, parmi lesquels beaucoup d'habitans de Boulogne. On entendait le sourd murmure de leurs conversations, à côté du sombre bruissement de la mer.

Le canon d'alarme coupait seul, comme un grand cri, ces deux bruits monotones. A chaque coup, l'empereur jetait un regard inquiet du côté des vagues, puis se retournait du côté des habitans, dont il tâchait de saisir les propos. A plusieurs fois il crut entendre ces mots répétés assez haut : « Quelle folie ! la mer n'est pas tenable ; ils y périront tous ; il valait mieux abandonner la canonnière... Voilà ce que c'est que de vouloir se mêler de ce qu'on ne sait pas... »

Cependant le canon résonnait sans cesse. L'empereur s'arrêta tout à coup ; il semblait vouloir plonger son regard dans cette mer immense qui s'étend devant lui ; bientôt une lueur brille au loin : c'est encore un coup de canon.

—Ils ont dérivé à plus d'une lieue, s'écrie-t-il ; ils vont périr sur les rochers de la côte. Où sont les embarcations ? ne voyez-vous rien !—Rien, sire, répondis-je.—Il faut y aller... Un canot, vite un canot !

Un officier de marine croit pouvoir faire une observation sur l'état de la mer ; Napoléon le regarde et lui dit d'un ton sévère :—Vous n'avez donc pas d'oreilles ? vous n'entendez pas ce vaisseau qui agonise là-bas ?

—Un nouveau coup se fait entendre.—« C'est peut-être son dernier soupir. »

Le canot est aussitôt amené, l'empereur s'y élance, je le suis : nous avons quatre rameurs et l'officier de marine, dont j'ai parlé, avec nous.

—Au canot, Monsieur, dit aussitôt l'empereur.—Les rameurs se mettent à l'œuvre et luttent vigoureusement contre les vagues. L'empereur était debout sur la proue, un pied posé sur le bord du canot, de façon que le flot, qui quelquefois nous inondaient, se brisait et